

éditions
déclics

*Photographies de Henri Gaud
Texte de Florence Henneresse-Renaud*

les plus belles
Abbayes de France





les plus belles
Abbayes de France

Photos Henri Gaud

Texte Florence Henneresse-Renaud

Conception et direction éditoriale Bertrand Dalin

Assistante d'édition Stéphanie Dantan

Merci à Jean-Jacques Brion, Barbara Coulon, Anne Garnier-Emond, Claudia Gonzales
et Colombine Ruiz pour leur bienveillante et attentive collaboration.

Ce livre est dédié à mon oncle, l'abbé Gabriel Renaud.

*En couverture - Abbaye de Sénanque, comme un vaisseau
dans un océan de lavande. Volumes parfaits et nus
d'une abbaye d'un autre temps, conforme à l'idéal cistercien
de pauvreté et de dépouillement.*

*Double page précédente - Tout est pierre. Une architecture
d'une harmonieuse austérité. Tout invite au recueillement.*



Avant-propos

Les abbayes, en France, se comptent par milliers. Certaines désertées, d'autres encore et toujours vivantes, certaines secrètes, perdues au milieu de nulle part, d'autres assaillies de pèlerins du XXI^e siècle, certaines fières et altières, d'autres aux émouvantes ruines. A leur rencontre, un parcours, au fil de ces pages, au fil du temps, et des régions de France. Peut-être aussi un hommage à ces femmes, à ces hommes, qui au cours de siècles et de siècles, d'une vie de prière, de travail, loin du monde, près de la lumière et de la vérité, choisirent une quête d'absolu.

De tous temps, en tous lieux, il y a eu des moines. Le monachisme n'est pas l'apanage d'un monde qui ne serait que chrétien. Des moines, il y en eut, des centaines d'années avant la naissance du Christ, en Inde, au Tibet, dans tout l'Extrême-Orient, hindouistes ou bouddhistes.

C'est un désir d'infini, un sens de l'absolu qui poussèrent tant d'hommes et de femmes à vivre loin du monde, parfois loin des autres, dans le silence, le travail, la prière ou la méditation.

Page précédente - La lumière à travers les vitraux illumine le chœur, imprégnant l'âme, dans la simple contemplation, de beauté, d'équilibre et de sérénité.

Dans le silence et la solitude du cloître, on n'entend plus que l'essentiel.





Aux III^e et IV^e siècles, cette quête ressurgit chez les Chrétiens, avec un dessein particulier, une motivation : suivre le Christ. On les a appelés moines, du grec monos, un seul. Les ermites partirent à la recherche de leur idéal dans la solitude la plus extrême. D'autres, qu'on appela cénobites, en se groupant au sein d'une communauté. Apparaissent les premiers monastères, faits la plupart du temps de quelques huttes de bois, autour d'un oratoire. On se mit à bâtir grand, et en pierre, grâce aux donations de seigneurs en quête, dans ce monde extrêmement croyant, de pardon et de salut. Chaque abbaye, chaque monastère suivait sa règle, jusqu'à saint Benoît de Nurcie qui, en son solitaire mont Cassin, édicta la règle qui unifia les autres et s'impose, encore aujourd'hui, à l'occident monastique. Depuis lors des dizaines de mouvements se sont développés : les Chartreux, les Cisterciens de saint Bernard, ordre fondamental qui porta le monachisme à son apogée. Un idéal d'isolement, de travail, de prière. Et un modèle d'architecture rigoureuse et austère. D'autres ordres ont fondé, au long de l'histoire, leur philosophie, leur abbaye. Affrontant bien des obstacles : guerre de Cent Ans, guerres de Religion, Révolution française, qui dispersa bien souvent monastères, hommes, femmes et biens...

Ce livre, comme un florilège, parsemé de prestigieuses abbayes, d'humbles prieurés, d'émouvants monastères, se déploie comme un chemin serein.

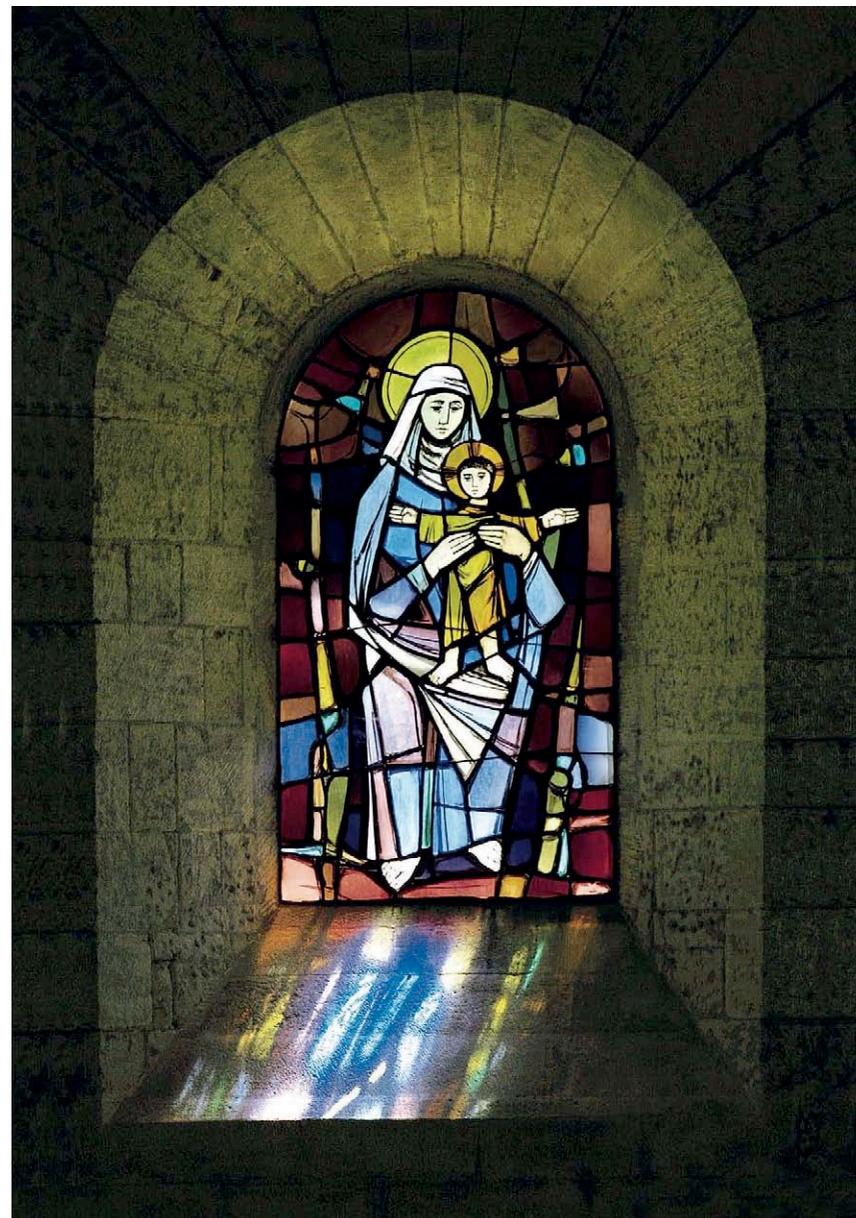
Une vie d'abbaye au rythme du travail et de la liturgie.

La prière scande la journée des moines, rassemblés sept fois par jour dans l'église du monastère, des laudes des premières heures du matin aux complies du soir...

Sommaire

Avant propos	3
Glossaire	10
Pays du Nord et de Normandie	10
Ouest	30
Sud-Ouest et Midi-Pyrénées	48
Méditerranée	66
Rhône-Alpes.....	90
Bourgogne	98
Auvergne-Limousin	120
Centre et Ile-de-France	132
Grand Est	148

Lumière et sérénité d'une si paisible Vierge à l'Enfant...



In Festo Pentecostes.

Ad Vesperas.

1. Ant. iij. T. Psalmi de Dominica.

A

UM comple-
rētur di-es
Pentecōstes,
erant omnes p̄riter
in e-ōdem loco, alle-
lū-ia. Euouae.

In Festo Pentecostes. 467

2. Ant.
vii. T.

SPIRITUS Dōmini replēvit or-
bem terrārum, alle-lū-ia. Euouae.

3. Ant.
vii. T.

REPLĒ-TI sunt omnes Spi-
ritu sancto, et cōpērunt lo-
qui, allelū-ia. Euouae.

4. Ant.
vii. T.

LOQUEBANTUR vā-ri-is lin-
guis Apōsto-li magnāli-a
De-i, allelū-ia, alle-lū-ia, alle-
lū-ia. Euouae.

Glossaire

Abbaye : établissement monastique où vivent des moines ou des moniales, gouvernés par un abbé ou une abbesse.

Abbatiale : église d'une abbaye ;

Abside : extrémité de l'église, derrière le chœur, de forme polygonale ou en forme de demi-circulaire.

Absidiole : abside secondaire.

Appareil : façon de tailler et d'assembler les pierres.

Arc brisé : arc formé de deux portions de circonférence se coupant à la clé.

Arc doubleau : renfort en maçonnerie destiné à augmenter la solidité d'une voûte.

Arc en plein cintre : arc décrivant un demi-cercle.

Arcature : motif architectural fait d'un ensemble de petites arcades plaquées contre un mur.

Armarium : meuble, ou pièce, où étaient conservés les manuscrits

Bande lombarde : voir lésènes.

Bestiaire : histoire naturelle allégorique d'animaux fabuleux.

Calvaire : croix monumentale érigée à côté d'une église.

Capitulaire (salle) : se dit de la salle (dite aussi salle du chapitre) où se réunissent les moines, à l'origine pour la lecture d'un chapi-

tre (de leur règle) et qui sert pour toutes leurs assemblées, notamment celles où ils délibèrent pour régler une question intéressant le monastère.

Chapelle rayonnante : chapelle organisée autour du déambulatoire.

Chapiteau : pierre sculptée ou lisse qui couronne le fût d'une colonne.

Chapiteau historié : chapiteau orné d'histoires, c'est-à-dire de scènes ou de personnages empruntés à l'Écriture sainte, à la vie des saints.

Chapitre : assemblée de la communauté des moines, communauté de chanoines ou encore la salle où se réunit la communauté.

Châsse : coffre où sont conservées les reliques d'un saint.

Chevet : partie extérieure du chœur.

Chœur : au sens large, partie de l'église réservée au clergé et interdite aux fidèles. Au sens strict, on appelle sanctuaire la partie de l'église où se trouvent le maître-autel et les officiants, tandis que le chœur, situé en avant ou en arrière et meublé de stalles de chaque côté, est le lieu où se chante l'office. Dans les églises qui ne sont pas desservies par une communauté de moines ou de chanoines, le chœur est réduit à quelques stalles et se confond avec le sanctuaire : c'est le sens ordinaire du terme.

Cintre : courbure intérieure d'une voûte, d'une arcade, d'un arc.

Clocher-porche : clocher dont la base sert de porche, appuyé au mur de façade.

Cloître : galerie couverte formant les quatre côtés de la cour intérieure enserrée par les bâtiments d'un monastère.

Clôture : enceinte dont l'accès est strictement réservé aux religieux.

Collatéral : nef latérale d'une église ; on parle de bas-côté lorsque sa voûte est plus basse que celle de la voûte principale.

Commende : action de confier un bénéfice ecclésiastique (abbaye, prieuré) à un clerc ou même à un laïc ; l'abbé commendataire touchait les revenus de son abbaye et n'y résidait pas.

Contre-but : soutenir un mur par l'appui d'une autre construction.

Contrefort : bloc de maçonnerie élevé en saillie contre un mur pour le renforcer.

Convers : frère laïc d'une communauté monastique qui s'occupait des travaux manuels et agricoles.

Corbeille : partie centrale du chapiteau portant l'ornementation.

Coupole : voûte généralement hémisphérique élevée sur un plan circulaire, carré, hexagonal ou octogonal, et prenant appui sur des trompes.

Glossaire

Croisée (du transept) : intersection de la nef principale et du transept.

Croisillon : bras du transept.

Crypte : à l'origine, excavation pour y déposer les reliques d'un martyr ; plus tard, chapelle souterraine aménagée sous l'église et où était conservé le corps ou les reliques d'un saint.

Cul-de-four : base de l'emboutement des ogives remontantes lorsque les cintres de voûtes sont réassemblés de manière sphérique.

Déambulatoire : bas-côté faisant le tour du chœur.

Dents d'engrenage : motif d'ornementation ayant la forme aiguë des dents d'un engrenage.

Géminée : fenêtres, colonnes, arcades groupées par deux, sans être en contact.

Gisant : statue funéraire couchée.

Grisaille : vitraux dans différentes tonalités de gris.

Lanterne : édicule ornemental en forme de tourelle terminant un dôme, une coupole, une cage d'escalier dans lesquels il diffuse la lumière.

Lésènes (ou bandes lombardes) : bandes de faible saillie reliées en haut par de petites arcatures.

Linteau : bloc de pierre, de bois ou de fer, qui ferme par en haut une ouverture rectangulaire.

Majesté (de ou en) : s'applique aux figures assises sur un trône, de face.

Moniale : religieuse cloîtrée menant la vie monastique.

Narthex : galerie ou porche intérieur placé à l'entrée de l'église.

Nef : partie de l'église comprise entre la façade et le chœur.

Oculus : ouverture circulaire.

Ordre monastique : institution, soumise à une règle, et dont les membres vivent en communauté dans un monastère.

Orientation : action d'orienter une église, c'est-à-dire de la construire de façon que le chœur et l'abside soient dirigés dans la direction de l'est ; presque toutes les églises du Moyen Age sont orientées.

Pile : synonyme de pilier.

Polychromie : pluralité de couleurs ; se dit de la pierre comme du bois.

Portail : porte monumentale.

Prieuré : monastère moins important qu'une abbaye.

Rayonnante (chapelle) : plus particulièrement appelée ainsi lorsqu'elle rayonne autour du déambulatoire.

Remploi : utilisation dans une construction d'éléments pris dans une construction plus ancienne.

Rinceaux : motif ornemental fait d'une tige verticale décrivant des méandres et de laquelle se détachent des rameaux.

Roman : nom donné au XIX^e siècle par l'archéologue Charles de Gerville à l'architecture chrétienne d'Occident, du V^e au XII^e siècle ; de nos jours, désigne exclusivement l'art religieux des XI^e et XII^e siècles.

Stalle : siège du chœur réservé aux membres du clergé. Généralement de bois, les stalles sont disposées des deux côtés du chœur d'une église cathédrale ou abbatiale.

Transept : nef transversale coupant la nef principale et donnant ainsi à l'église la forme d'une croix.

Travée : portion de voûte s'étendant entre deux points d'appui ; portion de nef entre deux supports bien définis.

Tribune : galerie haute, courant au-dessus des bas-côtés.

Triforium : dans les églises, ensemble des ouvertures par lesquelles la galerie haute au-dessus des bas-côtés donne sur l'intérieur de la nef. Par extension, la galerie elle-même.

Trompe : arc diagonal tendu en biais dans les angles d'une tour carrée ou polygonale.

Glossaire

Tympan : espace au-dessus du linteau d'un portail.

Voussure : chacun des arcs concentriques formant l'archivolte d'un portail.

Voûte : construction destinée à couvrir l'espace entre deux murs parallèles.

Voûte d'arêtes : voûte formée par le croisement de deux berceaux se recoupant selon des arêtes vives.

Voûte en berceau : voûte formée d'un demi-cylindre.

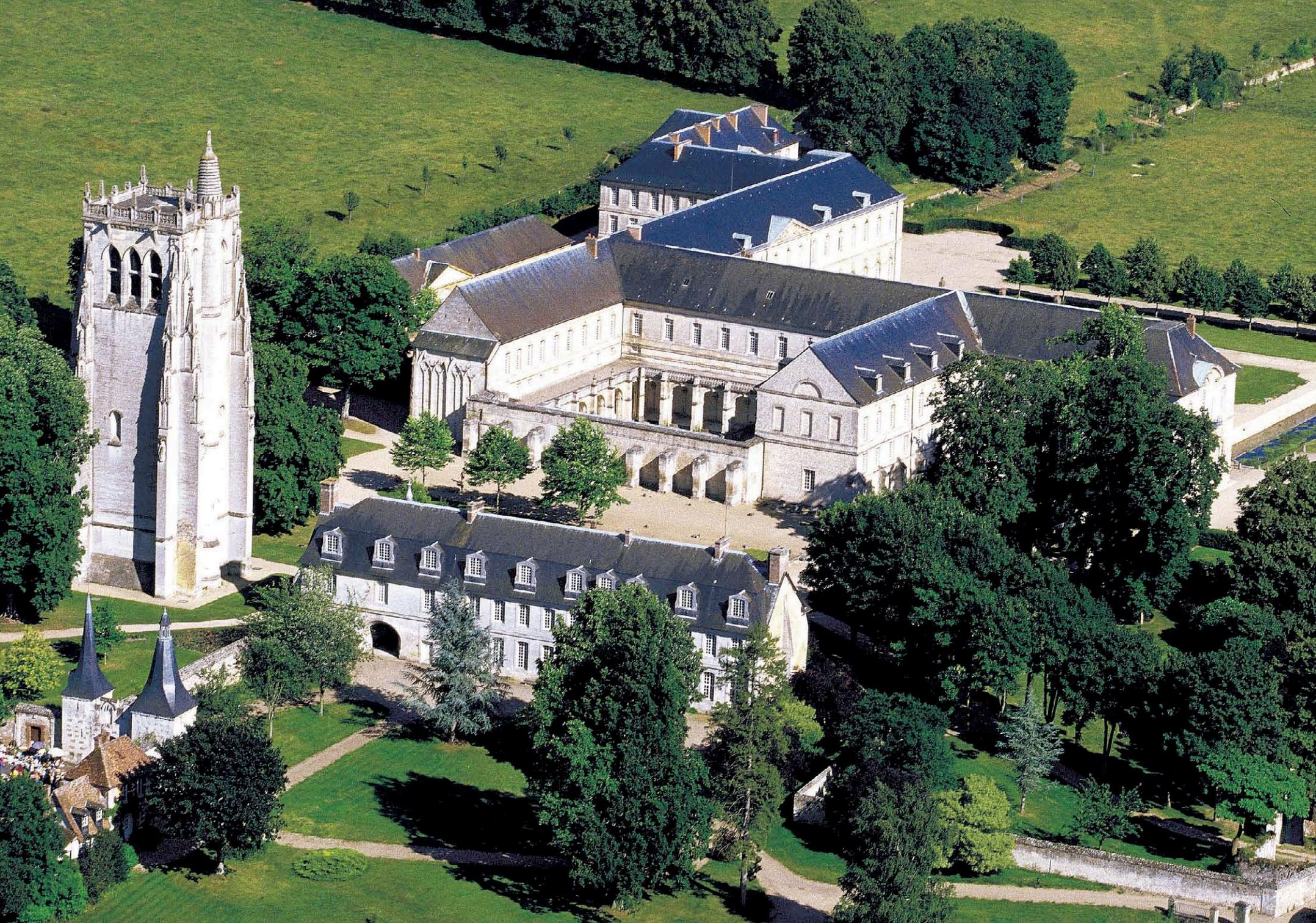
Voûte en berceau brisé : voûte dont le profil est un arc brisé.

Voûte en berceau droit (ou plein cintre) : voûte dont le profil est un demi-cercle.

Voûte sur croisée d'ogives : caractéristique de l'architecture gothique, c'est une voûte d'arêtes dont les arêtes s'appuient sur des nervures diagonales en pierre, les ogives.



*Abbayes, territoires d'ombres et de lumières,
au sens propre comme au figuré.*



Pays du Nord et de Normandie

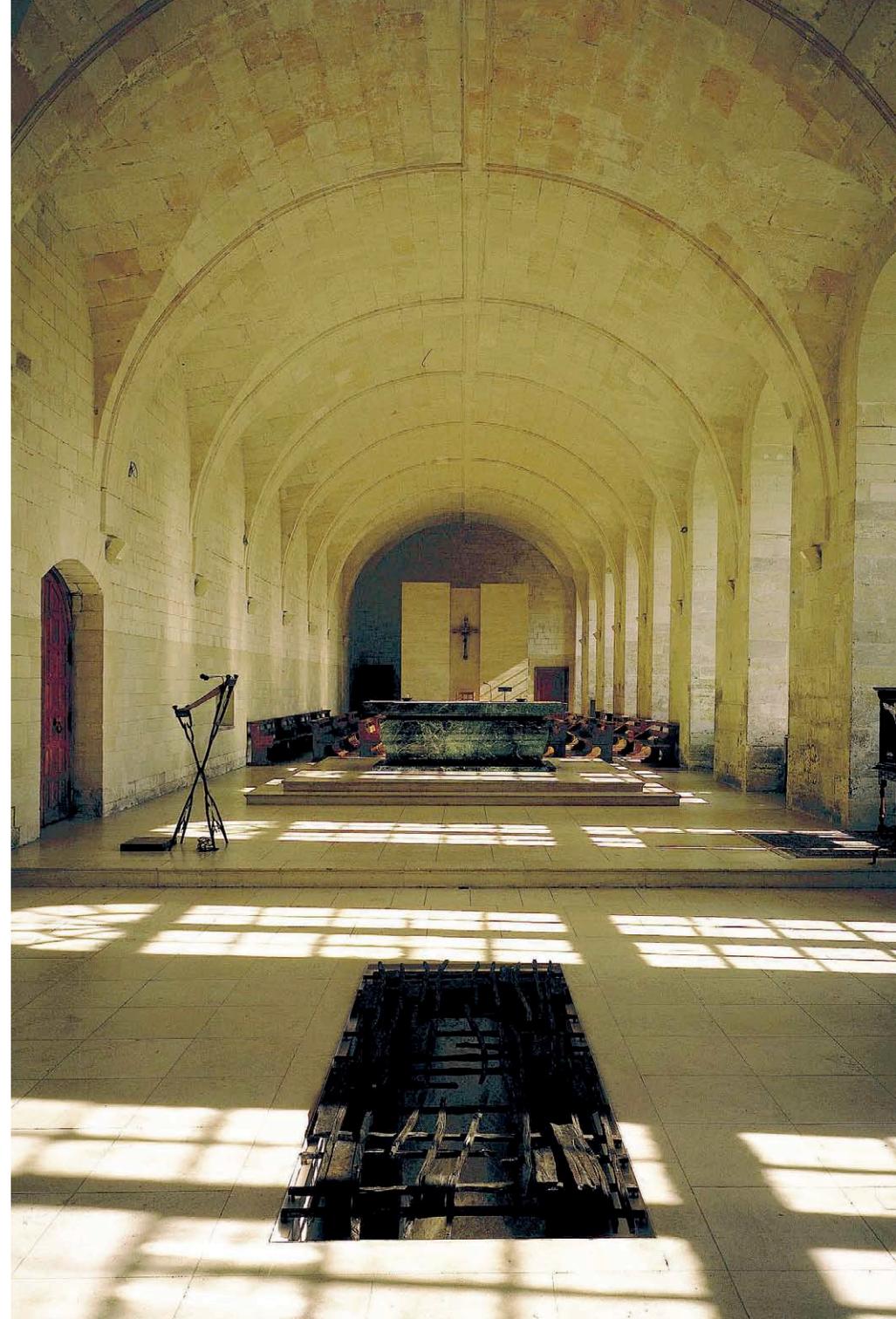
Abbaye du Bec-Hellouin (XI^e siècle)

Neuf siècles d'une continuité de ferveur et de noblesse

Dans le Lieuvin, pays d'élevage doucement vallonné, se dessine l'abbaye bénédictine du Bec-Hellouin. Toute de rigueur, tournée vers les prairies normandes et les vertes frondaisons, elle ordonne ses bâtiments conventuels, son cloître, son église, sous le regard de la tour-clocher Saint-Nicolas, dont la balustrade de dentelles de pierre n'entoure plus que le vide laissé par le clocher depuis longtemps détruit. L'abbaye est fondée en 1034, à l'époque de Guillaume le Conquérant, au bord d'un ruisseau, le Bec, par un chevalier normand, le bienheureux Hellouin (Herluin au XI^e siècle).

Page précédente - Au pied de la tour Saint-Nicolas, élevée au XV^e siècle, et couronnée de volutes de pierre, seul souvenir des temps moyenâgeux de l'abbaye, la belle et classique ordonnance des bâtiments conventuels du Bec-Hellouin.

Dans l'ancien réfectoire désormais église, sous une grille, le sarcophage d'Herluin a repris sa place.





Dès le XI^e siècle, son premier prieur, Lanfranc, puis saint Anselme, en font un des centres intellectuels et spirituels les plus prestigieux de l'Occident.

Si la première église abbatiale du Bec-Hellouin est bâtie en 1077, elle connaît, à l'instar de l'abbaye, d'incessantes vagues de destruction. La guerre de Cent Ans laisse peu de bâtiments debout et ce n'est qu'à la paix revenue que l'on construit, au XV^e siècle, la tour Saint-Nicolas, seul vestige désormais des constructions du Moyen Age. Aux XVII^e et XVIII^e siècles, ce sont les moines de Saint-Maur qui rebâtissent en grande partie le Bec-Hellouin, cloîtres et bâtiments conventuels, en particulier les réfectoires, et un monumental escalier, lui donnant son élégance définitive.

L'abbaye est une fois de plus ruinée à la Révolution, et la vie monastique disparaît. L'abbatiale est quant à elle abattue sous l'Empire, et les bâtiments conventuels deviennent un dépôt de remonte de l'armée, les hommes y logent dans des lieux transformés en chambrées, les chevaux investissent d'improbables écuries. Ainsi pendant près de cent ans, le réfectoire ne connaît plus le silence des hommes. L'abbaye renaît à la vie en 1948.

Pure et lumineuse élégance d'un escalier d'honneur du XVIII^e siècle, magnifiquement restauré par les monuments historiques, dans ces lieux qui furent, au XIX^e siècle, transformés en chambrées et en écuries.

Abbaye royale de Châalis

(XII^e siècle)

Romantisme des ruines médiévales, chefs-d'œuvre de la Renaissance

Les vestiges de l'abbaye royale de Châalis se découpent, silhouettes mélancoliques, au cœur de la forêt d'Ermenonville, sur la route menant à Senlis. Gérard Nerval les décrira dans son roman *Les Filles de Feu* « Châalis, reste oublié des fondations pieuses... »

À son retour de croisade, le sire de Mello ordonne la construction d'une abbaye ; dès 1127, la communauté bénédictine rejoint l'ordre de Cîteaux, et devient fille de l'abbaye de Pontigny. En 1136, l'abbaye royale est dédiée à Charles le Bon, assassiné, et prend le nom de Châalis : *caroli locus*, le lieu de Charles.

Au XIII^e siècle s'érigent l'abbatiale et la chapelle de l'Abbé. Une église très longue, comme le laissent imaginer ses ruines : une nef se déployait entre des bas-côtés, traversée d'un transept et augmentée de chapelles.

De l'église abbatiale de l'abbaye de Châalis (début XIII^e siècle) se découpent les silhouettes romantiques des ruines du chœur, du croisillon nord du transept et les bases des piles de la nef.





Lorsque l'abbaye tombe, au XVI^e siècle, en régime de commende, le cardinal Hippolyte d'Este, son abbé commendataire, mécène éclairé, confie aux peintres de l'école de Fontainebleau le décor de la chapelle. Les fresques Renaissance ont traversé, intactes, le temps et la Révolution.

L'abbaye de Châalis est à son apogée au XIV^e siècle, ses terres et ses granges s'étendent presque jusqu'à l'Île-de-France. Les moines se seraient lancés dans la culture de la vigne. Au milieu du XVIII^e siècle, la communauté périclité. Les bâtiments conventuels médiévaux sont détruits, remplacés par un beau corps de logis qui se fait, bientôt, château. En 1902, le domaine est racheté par la famille Jacquemart-André, qui y installe ses collections, avant de léguer Châalis à l'Institut de France.



Page précédente - En forêt d'Ermenonville, sur la route de Senlis, l'abbaye de Châalis, ruinée par le régime de la commende, reconstruite en partie au XVIII^e siècle. L'aile nord, propriété de l'Institut de France, abrite les collections Jacquemart-André.

Une fresque Renaissance, monumentale, peinte au XVI^e siècle par l'école de Fontainebleau, orne la voûte de la chapelle abbatiale du XIII^e siècle.



Abbaye de Jumièges (XI^e siècle)

Emouvantes ruines, témoin majeur des premiers pas de l'art roman

Vers 650, saint Philibert fonde la très vénérable abbaye de Jumièges. La nouvelle abbaye connaît un essor fulgurant : neuf cents moines, dit-on, auraient vécu dans le premier siècle d'existence de l'abbaye. Si proche de la Seine, elle est une proie facile pour les Normands qui la pillent et l'incendient en 841. Les moines l'abandonnent pendant près d'un siècle, jusqu'à ce que Guillaume Longue-Epée, duc de Normandie, les aide à revenir. Mais il faudra attendre le début du XI^e siècle pour que Jumièges, grâce au clunisien Guillaume de Volpiano, retrouve sa grandeur.

Le XVIII^e siècle marque le début du déclin et à partir de 1795, l'abbaye est livrée au bon vouloir, ou plutôt à la mauvaise volonté, des démolisseurs. Un de ses propriétaires fait sauter à la mine le chœur, le transept et la tour-lanterne. Mais les ruines de Jumièges sont suffisamment grandioses pour l'imagination : l'ensemble des bâtiments conventuels, foyer de la pensée bénédictine, était monumental.

Dimensions de cathédrale des ruines de l'abbatiale Notre-Dame de Jumièges (XI^e siècle), le plus vertigineux vaisseau de Normandie, ouvert sur le ciel.

De l'église Saint-Pierre, datée des XIII^e et XIV^e siècles, ne restent que la façade et une partie de la nef, dont les arcades en plein cintre s'appuient sur des piliers carrés sans chapiteaux. Les ruines de l'église Notre-Dame (1040-1065) prennent une envergure de cathédrale. Les immenses murs du plus haut des vaisseaux normands s'élancent, béants, vers le ciel.

Témoignant de l'élévation à trois étages d'une nef construite en grandes arcades en plein cintre, des tribunes couraient sur tout le périmètre du vaisseau central.

Une tour-lanterne improbable s'élève vertigineusement à la croisée du transept, en équilibre sur un unique pan de mur, miraculeusement soutenue par un arc immense.

Sur la façade occidentale, un « massif », entrée monumentale, abritait un porche couronné de deux tribunes superposées. Deux hautes tours impressionnantes s'élèvent à l'aplomb du massif.

Des vastes bâtiments conventuels sont encore debout : la salle capitulaire (début XII^e siècle), voûtée sur croisée d'ogives, et un grand cellier (fin XII^e siècle).



Dans le logis abbatial (XVII^e siècle), aujourd'hui musée lapidaire, la dalle du tombeau d'Agnès Sorel et celui des « énervés de Jumièges », fils imaginaires de Clovis II.



Abbaye du Mont-Saint-Michel

(du VIII^e au XIX^e siècle)

Un chef-d'œuvre de granit entre la mer et le ciel

Le Mont-Saint-Michel apparaît, comme un mirage de granit posé sur l'horizon. La cité-forteresse, échouée au milieu des sables et des eaux d'une baie qui connaît les plus fortes marées d'Europe, s'enroule autour de son église abbatiale, entourée de remparts.

En 708, saint Aubert, évêque d'Avranches, voit en songe saint Michel qui, à trois reprises, lui demande de construire une église sur le mont Tombe. Le sanctuaire dédié à saint Michel, consacré en 709, attire des foules immenses de pèlerins. Tout au long du VIII^e siècle, les offrandes des pèlerins et les dons généreux des grands seigneurs apportent à l'abbaye prospérité et puissance. En 966, les Bénédictins de Saint-Wandrille s'en voient confier la garde par les ducs de Normandie. Malgré l'accès périlleux, les constructions n'en finissent pas de se greffer, dans une merveilleuse harmonie de gris, celui du granit, de la Manche et du ciel de Normandie.

S'enroulant au pied de l'abbatiale, les bâtiments conventuels du XIV^e siècle, couleur de plomb, d'argent et de granit.

Au XI^e siècle, les moines bénédictins édifient, au sommet du rocher, la monumentale église romane, chef-d'œuvre de pierre. La petite église préromane Notre-Dame-sous-Terre et plusieurs cryptes compensent la dénivellation, et soutiennent le chœur, les bras du transept, l'extrémité de la nef romane et le chœur gothique flamboyant. L'abbatiale, en partie romane, en partie gothique, connaît effondrements et reconstructions, embellissements et ajouts au gré des fortunes. Dans les ruelles moyenâgeuses, se déploient les bâtiments conventuels de l'époque romane. Trois niveaux de salles se superposent et montent à l'assaut du rocher : un réfectoire magnifique d'une impressionnante ampleur, à la charpente lambrissée, un cloître délicat, le promenoir des moines... De magnifiques salles gothiques sont construites, comme le bâtiment de la Merveille (XIII^e siècle), un édifice grandiose, contemporain des cathédrales gothiques. A la fin du XIV^e siècle, de nouveaux bâtiments abbatiaux voient le jour et, face à la menace anglaise, l'entrée est fortifiée. Si la grande peste de 1348 décime la communauté, Saint-Michel reste un des monastères de France les moins éprouvés par la guerre de Cent Ans.

Pour défendre les escarpements de l'ouest, sept tours renforcent les remparts : le gros bastion de la tour Gabriel (XVI^e siècle) porte le nom du gouverneur du Mont-Saint-Michel.





Du XIV^e au XVI^e siècle, l'abbaye va d'embellissements en agrandissements : l'officialité, siège du pouvoir temporel de l'abbé, la tour Perrine, logis de la garnison, sont autant de joyaux architecturaux.

L'abbaye bénédictine connaîtra pourtant un déclin inexorable : l'inepte régime de la commende et les guerres de religion entament son prestige, et de 1666 à 1789, le Mont-Saint-Michel aménage des cellules pour les prisonniers, et l'abbaye est surnommée la « Bastille des Mers ». Pendant la Révolution, toute l'abbaye se transforme en prison, et prend le nom de « Mont-Michel », et même de « Mont Libre ». Victor Hugo parlait d'un « crapaud dans un reliquaire »...

Dernière touche d'architecture : en 1897, la fine flèche néogothique de Petitgrand, habillée de cuivre, se coiffe de la statue dorée de l'archange. Comme une consécration.



*Femmes et hommes traversent la baie depuis le VIII^e siècle.
Le Mont-Saint-Michel, image du ciel sur la terre,
destination de tous les pèlerins.*

*Cité-forteresse de granit échouée au milieu des sables
et des eaux de la Manche, montant à l'assaut
de son abbatale, coiffée de la statue de l'Archange.*



Ci-dessus - Le Mont, en même temps qu'un monastère, fut une place fortifiée, dès le XIII^e siècle, jusqu'à la guerre de Cent Ans.

Ci-contre - Légèreté et délicatesse du cloître (XIII^e siècle) qui s'adosse à l'immense réfectoire des moines, dans une partie prestigieuse du Mont-Saint-Michel, la Merveille.

